

Marquons ici les coups. Et observons, avec une certitude : Ces gens-là ne pourront s'entendre que sur le dos du prolétariat international.

Nolons, en passant, que la valeur métallurgique de la société des Forges de Commentry-Fourchambault, qui se tenait le 1^{er} janvier à 1.292, qui était montée à 1.350 le 20 janvier pour redescendre à 1.345 le 24 février, avait grimpé, le 11 mars, à 1.405...

DANS le *Matin* du 11 mars, attaque à fond de train contre Lloyd George, par M. Stéphane Lauzanne. Il semble qu'on veuille tenter de faire à Lloyd George le « coup de Caillaux »...

De cela, peu nous chaut. M. Lloyd George ne nous intéresse pas plus que M. Bonar Law ou que ce pauvre Ramsay Mac Donald, qui vient d'accepter l'invitation à dîner du roi d'Angleterre...

Mais ce qui est magnifique de cynisme, c'est qu'une phrase comme celle qui suit, puisse paraître dans le journal d'un Bunau-Varilla !

« Donc, M. Lloyd George a aujourd'hui deux patrons. Il ne travaille pour eux que le dimanche ; mais il les sert toute la semaine. Ils le payent bien ; mais il leur en donne pour leur argent.

« L'un le fait écrire dans la *Deutsche Allgemeine Zeitung* ; l'autre le fait écrire dans *New York American*. L'un s'appelle Stinnes ; l'autre s'appelle Hearst.

« Stinnes appartient à une catégorie de requins que ceux-là mêmes qui n'ont jamais mis les pieds dans un musée zoologique connaissent par ouï-dire. Mais Hearst est d'une classe de forbans moins connue de l'honnête public. »

« Requins... Forbans... Un peu de pudeur, M. Lauzanne. Vous parlez corde dans la maison d'un pendu. Ah ! si « l'honnête public » savait lire entre les lignes !

D'ailleurs, n'est-il pas plus que déplacé d'avouer dans un journal qui a compté parmi ses employés... M. Poincaré (et qui le compte encore, paraît-il), qu'un homme d'Etat puisse avoir des patrons ?

Relisez donc le « Livre Noir », gens de « l'honnête public. »

Notre seule consolation, c'est de songer qu'on est sous le saint règne de la démocratie bourgeoise, aussi bête en Amérique qu'en France. Témoin cette petite histoire rapportée par un de nos confrères américains :

« Si vous avez des opinions sur l'état lamentable des affaires aux Etats-Unis, il ne faut pas en parler dans vos prières, du moins pas dans l'Etat de Colorado. L'aumônier J. R. Kader — de la Chambre des Représentants de Colorado, a reçu une réprimande officielle « parce qu'il avait renseigné son créateur sur le fait que nos cours de justice sont corrompues ; que nos ouvriers s'en vont au travail, la gamelle vide ; que nos fermiers meurent de faim, et les intermédiaires s'engraissent en faisant monter la vie à des prix exorbitants ».

Il est vrai qu'il y a des choses qu'il vaudrait mieux que le « bon » Dieu ne sache pas, car il pourrait, par aventure, les faire connaître à « l'honnête public ».

NOTRE camarade Parijanine signalait, récemment, dans cette revue même, la médiocrité littéraire des romans soi-disant russes, qu'ingurgite le bon public français.

Mais cette prose frelatée conserve une force de propagande contre-révolutionnaire, qui, du simple point de vue galette, a autrement d'importance pour les auteurs « bien pensants » qu'une œuvre honnêtement pensée et écrite.

L'un des plus brillants représentants de cette triste entreprise, un certain J. Kessel, auteur de la *Steppé rouge*, que la *Nouvelle Revue Française* aura eu la honte d'accueillir et de lancer, est aussi un des plus acharnés collaborateurs de la *Liberté*, journal officiel, comme chacun le sait, de la préfecture de police.

Nous nous en voudrions de ne pas signaler dans cette rubrique un article de ce J. Kessel (*Liberté* du 26 fév. 1923) intitulé : *Faut-il boire ?*

Ecrit au moment où se discutait à la Chambre et au Sénat le privilège des bouilleurs de cru, cette prose vous a un arrière-goût de publicité rédactionnelle, auquel nous a accoutumé, depuis fort longtemps, ce journal.

Cette fois-ci, il ne s'agit plus de conter les imaginaires horreurs de la Tchê-ka. Il est reproché aux Soviets d'avoir interdit... la fabrication de la vodka. Epilogueant sur cette prohibition, pourtant fort morale, M. J. Kessel en arrive à écrire ces monstrueuses âneries.

« On approuva fort, en général, cette mesure vertueuse. Mais les hommes d'expérience hochèrent la tête en pensant :

— Le moujik sans vodka, c'est le cheval sans avoine.

Et l'un des plus grands écrivains russes, actuellement réfugiés à Paris — et qui connaît le mieux son pays, — me disait hier :

— Avec de la vodka, nous aurions peut-être gagné la guerre. C'est le stimulant qu'il aurait fallu contre la tristesse et la défaite.

Poilus, mes camarades, n'est-il pas vrai que cet écrivain parlait juste et qu'un coup de « gnole » fut souvent un bon viatique certains matins ?

Nous comprenons fort bien maintenant, M. J. Kessel, pourquoi vous avez fui cet « enfer » bolcheviste où l'on ne boit pas de vodka.

Mais ne mêlez pas à votre alcoolique avoine, les poilus qui ne furent jamais vos camarades, et pour qui le « bon viatique » du coup de gnole avant l'assaut, était un peu comme le petit verre de rhum qu'on donne le matin au condamné à mort avant la « toilette » de M. Deibler.

PAS plus vos camarades, M. Kessel, qu'ils ne furent ceux de M. Poincaré, qui, dans un banquet, — naturellement — vient d'avoir le beau culot de se réclamer d'eux. L'homme le plus froussard de France, l'historique président de la République de Bordeaux, ne vient-il pas au récent gueuleton des « diables bleus » (parlant après Missoffe le pommadé, fantassin d'alcôve, et Gaston Vidal, qui gagna toutes ses citations dans un état-major de division) d'exprimer ses regrets « de ne pas avoir troqué sa place de chef de l'Etat contre celle de chef de section dans une compagnie de chasseurs ! »

Quel est l'ancien fantassin de tranchées qui n'aura le haut de cœur en lisant ces lignes. N'est-ce pas ! Il est des paroles qu'il est interdit à certains hommes de prononcer. Entendez-vous M. Poincaré. Nous, anciens combattants, les vrais, nous vous interdisons de dire cela. Si fort que nous méprisons la guerre, nous avons trop le respect de nos camarades de là-bas, de nos frères de souffrance et de mort, pour qu'un seul instant nous vous permettions, vis-à-vis de ces milliers de martyrs qui commandèrent les sections d'infanterie, cette insulte. Qu'ils auraient pu subir votre présence à leur côté.

Maintenant, vous avez toujours la ressource de vous engager dans le rang, pour la prochaine dernière que vous êtes en train de préparer dans la Ruhr. Mais là-dessus, nous sommes bien tranquilles.